

PPS-ABE642
65181

Département des Sciences Sociales
Document de Formation 1986-6

COMPRENDRE LES PETITS AGRICULTEURS: PERSPECTIVES
SOCIOCULTURELLES DES ESSAIS EN CHAMP D'AGRICULTEURS

Robert E. Rhoades

1988



CENTRE INTERNATIONAL DE LA POMME DE TERRE (CIP)

Adresse: Apartado 5969 - Lima, Perú. Câbles: CIPAPA, Lima.

Télex: 25672 PE. Téléphones: 366920 - 354354.

Département des Sciences Sociales
Document de Formation 1986-6

COMPRENDRE LES PETITS AGRICULTEURS: PERSPECTIVES
SOCIOCULTURELLES DES ESSAIS EN CHAMP D'AGRICULTEURS

Robert E. Rhoades

1988

CENTRE INTERNATIONAL DE LA POMME DE TERRE
Adresse: Apartado 5969 - Lima, Perú

Table des matières

Introduction	1
Agriculteurs et spécialistes de la pratique de l'agriculture: pour une même vision des choses	2
Sept questions clefs pour l'évaluation de l'agriculteur	3
Le problème à résoudre est-il important aux yeux des agriculteurs? ...	4
Les agriculteurs comprennent-ils les essais?	4
Les agriculteurs ont-ils le temps, les intrants et la main- d'oeuvre requis pour appliquer la nouvelle technologie?	4
La technologie proposée a-t-elle un sens dans le système actuel de culture	5
Les gens sont-ils favorables à l'investissement dans certaines cultures dans une région?	6
Le changement proposé est-il compatible avec les préférences locales, les croyances ou les usages de la communauté?	7
Les agriculteurs pensent-ils que la technologie va persister avec le temps?	7
Conclusion	8
Bibliographie	9

COMPRENDRE LES PETITS AGRICULTEURS : PERSPECTIVES
SOCIOCULTURELLES DES ESSAIS EN CHAMP D'AGRICULTEURS*

Robert E. Rhoades**

Introduction

La façon dont nous percevons notre environnement, les autres personnes ou les faits quotidiens varie en fonction de notre relation avec eux. Pour la plupart d'entre nous un chameau est un chameau et de la neige simplement de la neige. Or pour un bédouin nomade (arabe) ce n'est pas le cas. Pour lui, en tant que chamelier, il existe des centaines de types de chameaux différents. Et pour l'esquimau d'Alaska, il existe aussi beaucoup de variétés de neige. D'un autre point de vue, bien que mari et femme soient engagés dans la même institution (le mariage) et aient des buts communs (une famille heureuse), ils voient chacun la situation différemment. De cette façon inévitable de voir le monde chacun à sa façon naissent tous les jours des malentendus amusants ou parfois moins amusants.

Et dans une large mesure, il en va de même entre les spécialistes en agronomie et les agriculteurs des pays en voie de développement. Nous sommes tous, à notre façon, engagés dans la même voie : améliorer l'efficacité de la production agricole. Les scientifiques s'efforcent d'atteindre ce but parce que cela représente la finalité de leur recherche et les agriculteurs parce que c'est leur moyen de subsistance.

Mais nous devons être honnêtes et admettre que les spécialistes en agronomie et les agriculteurs appartiennent à des mondes différents. La productivité que nous mesurons souvent en termes de rapports et de publications destinés aux autres scientifiques et responsables de la politique scientifique, n'est pas la même que celle des agriculteurs qui est mesurée en termes de survie, d'entretien d'une famille ou d'augmentation des profits.

Heureusement, les agriculteurs du monde entier reconnaissent les avantages des nombreux genres de technologies agricoles produites grâce à la science. Le problème, alors, est d'amener les agriculteurs et les scientifiques sur un terrain d'entente commune de telle sorte que les scientifiques travaillent sur de véritables problèmes et non pas sur des problèmes imaginaires.

C'est une des raisons fondamentales de l'élaboration des essais en champ d'agriculteurs et de l'implication active des agriculteurs dans ce processus de recherche. Cette méthode aide les scientifiques à comprendre si leur technologie est valable. De son côté, l'agriculteur doit être convaincu que le scientifique n'est pas un "touriste du développement rural" supplémentaire mais bien une personne soucieuse de résoudre ses problèmes. (Chambers, 1980). Cela signifie que nous devons essayer de nous mettre à leur place. Et cela est plus facile à dire qu'à faire surtout lorsque des barrières de différences de statut, différences économiques ou ethniques s'érigent entre nous.

* Le financement de la recherche en champ sur laquelle est basé ce document de formation a été assuré par la Fondation Rockefeller, IDRC-Canada, et par le budget central du CIP.

** Agro-anthropologue, CIP

Aussi le but de cette publication est-il de donner quelques perspectives simples aux scientifiques de la recherche appliquée ou aux techniciens de terrain sur la manière de comprendre le point de vue de l'agriculteur, surtout en ce qui concerne les essais en champ d'agriculteurs. Ces données doivent être applicables tant dans les relations avec les agriculteurs complètement engagés commercialement qu'avec les petits paysans à l'écart et marginaux. Ce document sert de supplément socio-culturel à deux autres documents de formation du CIP qui traitent des évaluations agronomiques et économiques (Cortbaoui 1982, Horton 1980).

Agriculteurs et spécialistes de la pratique de l'agriculture :
pour une même vision des choses

Dans la plupart des pays en voie de développement, l'agriculture est plus qu'un simple métier. Pour les petits agriculteurs, ceux qui pratiquent l'agriculture de subsistance et leurs familles respectives, c'est un moyen de survie qui s'est développé au cours des siècles. Ces populations rurales ont pratiqué des expériences avec la nature, en manipulant les ressources et en adaptant la culture humaine et la technologie aux exigences de leur environnement matériel. Par la méthode des essais et des erreurs, ils ont appris à s'organiser socialement et psychologiquement pour exécuter efficacement les tâches agricoles de tous les jours. Les systèmes agricoles rencontrés, à l'heure actuelle, à travers le monde, sont les conséquences logiques de ces adaptations qui ont résisté à l'épreuve du temps. Dans ce sens, ils sont rationnels.

Lorsque les spécialistes en agronomie pénètrent dans une zone rurale avec de nouvelles technologies ou de nouveaux programmes étrangers à la culture locale, ils rencontrent un type de vie agricole qui fonctionne et qui est valorisé par ceux qui le pratiquent. Le système n'est peut-être pas parfait mais il fonctionne suffisamment bien pour que les fermiers soient sceptiques face aux pratiques proposées par les étrangers. C'est tout simplement parce que les agriculteurs déterminent le niveau des risques d'une nouvelle technologie en l'expérimentant eux-mêmes, au long des saisons, dans leurs propres conditions et dans de nombreux champs. Si les nouvelles pratiques s'avèrent bonnes, les agriculteurs les acceptent. Ils ne sont pas traditionalistes ou conservateurs dans un sens négatif mais ils sont prudents face aux idées qui n'ont pas fait leurs preuves.

Selon leur code de valeurs rurales, les agriculteurs iront souvent très loin pour ne pas offenser les hôtes du village, c'est-à-dire en l'occurrence les scientifiques en visite. Ceci est particulièrement vrai dans certaines sociétés, comme en Asie. Il y a souvent désaccord entre ce que les agriculteurs disent et ce qu'ils pensent. De plus, les agriculteurs - et surtout les paysans - sont souvent intimidés par les personnes de la ville instruites et ils se rendent à leur avis.

Fréquemment, l'élément de gain potentiel est sous-jacent à ce que les agriculteurs nous racontent. Si un agriculteur augmente son prestige en s'associant avec les agronomes ou s'il espère que les intrants seront ainsi payés, ses réponses correspondront plutôt à ce qu'il croit que les agronomes aimeraient entendre. Conscient de ce désir il faut toujours se présenter comme des professionnels désirant expérimenter une technologie agricole.

En tant que scientifiques ou techniciens de terrain, nous devons aussi être conscients de nos propres partis-pris dans la sélection des agriculteurs collaborateurs et des localisations des essais. Il est habituellement difficile de faire de manière logique la recherche en champ avec les agriculteurs. Il est naturel que nous soyons parfois enclins :

(1) à choisir des agriculteurs d'élite qui, d'un point de vue économique, sont au-dessus de la moyenne ;

(2) à coopérer uniquement avec des hommes en excluant les femmes ;

(3) à localiser les essais près des meilleures routes pour nous épargner de nous déplacer dans des endroits d'accès difficile

(4) et à sélectionner les villages les plus prospères bien qu'ils ne soient pas nécessairement représentatifs d'une région (Chambers 1980).

Il n'est pas facile d'éviter ces partis-pris dont certains peuvent ne pas être nécessairement négatifs. Cependant, s'ils limitent la représentativité de nos essais, nous devons chercher les moyens de les corriger.

Sept questions clefs pour l'évaluation de l'agriculteur

Pour nous aider à comprendre les petits agriculteurs nous pouvons leur poser, ainsi qu'à nous-mêmes les sept questions de base suivantes :

1. Le problème à résoudre est-il important aux yeux des agriculteurs ?
2. Les agriculteurs ont-ils le temps, les intrants et la main-d'oeuvre requis pour appliquer la nouvelle technologie ?
3. Les agriculteurs comprennent-ils les essais ?
4. La technologie proposée a-t-elle un sens dans le système actuel de culture ?
5. Les gens sont-ils favorables à l'investissement dans certaines cultures dans une région ?
6. Le changement proposé est-il compatible avec les préférences locales, les croyances ou les usages de la communauté ?
7. Les agriculteurs pensent-ils que la technologie se maintiendra avec le temps ?

En posant ces questions - et toutes relèvent du bon sens, mais sont souvent oubliées lors de l'établissement d'une recherche en champ d'agriculteurs - essayer de "penser comme un agriculteur". Si vous étiez à sa place, dans les mêmes conditions et avec les mêmes ressources, comment considèreriez-vous les essais et la technologie proposés. Souvenez-vous d'une simple règle pratique : l'agriculteur est le professeur, l'"expert" en ce qui concerne les pratiques agricoles locales, et vous êtes l'élève et, résistez à l'envie d'être le conseiller qui sait tout.

Pendant toute la durée des essais, il est important de rechercher en permanence les réponses à ces questions. Il faut non seulement parler à l'agriculteur qui collabore à l'essai mais aussi aux voisins. Notre but est de comprendre objectivement comment les agriculteurs perçoivent les essais et la technologie proposés. Si les agriculteurs ne comprennent pas la technologie ou s'ils croient qu'elle est inadaptée, ils ne seront pas motivés pour l'employer (Hildebrand 1980-81).

Le problème à résoudre est-il important aux yeux des agriculteurs ?

Nous devons faire attention à ne pas donner trop d'importance à nos valeurs et à nos préférences aux dépens des habitudes des agriculteurs. Par exemple, un spécialiste de la pomme de terre peut trouver que les agriculteurs des Andes devraient faire accélérer le processus de séchage des pommes de terre pour la production de produits déshydratés en adoptant des séchoirs à énergie solaire. Mais pour les agriculteurs, la vitesse de séchage peut ne pas être une donnée importante. Il en va de même avec les expériences portant sur le stockage des semences dans les régions où, pour de bonnes raisons, les semences ne sont habituellement pas stockées mais plutôt amenées de d'autres régions au moment de la plantation. Ceci est encore vrai pour les expériences de stockage dont le but est de réduire l'élongation des germes des semences par le stockage en lumière indirecte alors que les agriculteurs veulent rompre rapidement la dormance. Dans d'autres cas, les agriculteurs n'ont pas tellement intérêt à investir dans une technologie concernant la pomme de terre lorsque leur système de culture est peu concerné par la pomme de terre. Si les oignons représentent la culture la plus lucrative et que les pommes de terre sont destinées uniquement à la consommation familiale, les agriculteurs voient peu d'intérêt à changer leurs façons de faire. L'essai est un excellent moyen pour décider si le "problème" est important. Cependant, il est important de garder à l'esprit que le but commercial peut ne pas être le seul objectif ; le goût, par exemple, est pour le fermier un problème beaucoup plus important que le rendement.

Les agriculteurs comprennent-ils les essais ?

Cette question va de pair avec une série de questions corollaires. A-t-il été clairement expliqué quelle technologie était testée et pourquoi ? Le nombre de variables expérimentales était-il trop important ? Y a-t-il eu trop de répétitions ? Est-ce que la technologie était trop compliquée ou sophistiquée ?

Les ensembles expérimentaux complexes sont souvent difficiles à comprendre. De même, beaucoup de technologies intéressantes les scientifiques peuvent être étrangères aux agriculteurs. Des technologies prometteuses telles que l'emploi de variétés de pommes de terre à feuilles poilues qui piègent les insectes, l'emploi de semences botaniques de pommes de terre, l'emploi de champignons consommateurs des nématodes, etc. peuvent être tellement étrangères aux agriculteurs qu'ils auront de la difficulté à comprendre l'utilité de la technologie. Dans ce cas, il faut être attentif à donner des explications claires de la nouvelle technologie. Les technologies qui se basent sur des pratiques traditionnelles auront probablement plus de chances d'être comprises.

Les agriculteurs ont-ils le temps, les intrants et la main-d'oeuvre requis pour appliquer la nouvelle technologie ?

Quels sont les aspects logistiques d'une implantation appropriée de nouvelle technologie ? Mener un essai "dans les conditions de l'agriculteur" implique beaucoup plus que mener un essai dans le champ de cet agriculteur. Lorsque les intrants peuvent être achetés localement, un agriculteur qui doit se déplacer, prendre les bus locaux, etc, accomplit toutes ces tâches dans des conditions différentes que des scientifiques ou des techniciens qui possèdent leur propre véhicule. Des besognes simples comme acheter et ramener un sac d'engrais représentent beaucoup plus de difficultés pour un agriculteur sans moyen de locomotion.

Les périodes de plantation sont des périodes de forte occupation pour tout le monde. Bien que l'agriculteur désire faire des changements il n'a pas toujours le temps (comme chacun d'entre nous) de mettre l'idée en pratique. Cela peut tout simplement lui sembler trop compliqué ! Un fermier peut même reconnaître les avantages potentiels d'une technologie mais à cause de simples difficultés logistiques, il ne sera pas en mesure d'apporter les changements nécessaires. Comme chacun le sait, il faut changer l'huile du moteur d'une voiture tous les 2000 km pour garder le maximum de performance, mais en réalité combien de gens le font à temps ? !

La limitation en main-d'oeuvre et en temps est un problème pour tout le monde, mais particulièrement pour les agriculteurs. Si nous considérons les trois facteurs de production - sol, main-d'oeuvre et capital - nous comprenons l'importance du sol et du capital. La main-d'oeuvre est un facteur beaucoup moins évident. Sa disponibilité n'est pas seulement importante pour que soient réalisés les travaux fondamentaux mais elle est déterminante aussi dans le fait de savoir si l'agriculteur est disposé ou non à investir dans les changements. Par exemple, à cause du manque de main-d'oeuvre, un agriculteur peut négliger de couper les semences ou bien de butter les pommes de terre. Les agriculteurs doivent aussi considérer les possibilités alternatives pour leur main-d'oeuvre. C'est ainsi que, dans beaucoup d'endroits du monde caractérisés par une forte migration, ceux qui restent dans le pays négligent souvent la terre parce que les envois d'argent des émigrés sont souvent suffisants pour couvrir les besoins de la famille. Dans ce contexte, il peut devenir frustrant de diriger des essais. De plus, les agriculteurs qui ont déjà beaucoup de travail avec leurs cultures actuelles risquent de ne pas trouver attrayantes les pratiques demandant encore plus de temps et de main-d'oeuvre.

La technologie proposée a-t-elle un sens dans le système actuel de culture ?

Pour fonctionner, toutes les parties d'un système de culture doivent s'accorder de façon relativement harmonieuse et être adaptées au milieu environnant. Les différentes activités doivent être coordonnées : les dates de plantation, les déplacements des troupeaux, les rotations des cultures, la programmation du travail, etc. Pensez à la comparaison avec une automobile : le moteur et les organes composants, le système électrique, le mécanisme de transmission doivent tous être intégrés et coordonnés. Un défaut ou une détérioration d'une partie du système atteint le système en entier. Ainsi, la technologie proposée doit s'accorder avec les pratiques et les technologies existantes.

Les pratiques agricoles indigènes ont évolué en fonction des conditions locales. Cependant on ne peut jamais dire que cette adaptation est parfaite et qu'elle ne pourrait pas tirer avantage d'un changement. Les pratiques culturales pour une culture donnée sont liées entre elles : tout changement dans l'une des pratiques influencera les autres. Par exemple, changer une date de plantation afin d'éviter les dégâts de la grêle risque de ne pas être possible si les semences ne sont pas disponibles plus tôt, si les autres cultures du champ ne sont pas encore récoltées. Si la main-d'oeuvre familiale est dans la jungle occupée à la cueillette du café, ou si les troupeaux du village ne sont pas encore partis pour les pâturages d'altitudes pour ne pas détruire les cultures précoces sur leur passage.

Les systèmes de culture sont souvent synchronisés de manière précise et un changement dans une seule partie du système se répercute sur l'ensemble. Un changement dans la variété de pommes de terre peut signifier que l'ensemble des pratiques subiront une modification, y compris les méthodes de culture et le stockage. Autrement dit, si les agriculteurs ont utilisé depuis toujours les engrais organiques disponibles (de la basse-cour) ou s'ils les ont combinés à des engrais chimiques, les expériences n'utilisant que des engrais chimiques auront peu de sens dans la logique du fermier et pour son budget. S'il commence à n'employer que des engrais chimiques que fera-t-il de ses engrais organiques ? L'agriculteur peut considérer une parcelle de terrain en fonction d'un système de rotation. Par exemple, lorsqu'un engrais est appliqué sur un champ, l'agriculteur peut fertiliser consciencieusement ce champ non seulement pour la culture suivante mais aussi pour les différentes cultures qui vont suivre. Or, si ce champ est mis en jachère l'année suivante, il n'y aura pas utilisation de l'engrais répandu.

Il n'est donc pas facile de découvrir si une technologie est compatible avec un système de culture ou une technologie locale. Cela doit se prouver concrètement. Par exemple, supposons qu'un champ d'une certaine zone montagneuse a été sélectionné pour les essais. Les agronomes ont décidé qu'un désherbage régulier améliorerait la production. Leurs résultats démontrent la possibilité d'augmenter la production par un désherbage régulier. Cependant, un examen approfondi de l'ensemble des activités des agriculteurs explique pourquoi ils ne désherbent pas. Les agriculteurs doivent prendre des décisions au sujet de nombreuses parcelles d'altitude différente. Ils ont un système de classification dans lequel certaines parcelles, et surtout celles qui sont exposées à de fréquentes gelées ou à la sécheresse et celles qui sont situées loin de la communauté, sont considérées comme marginales (risques élevés, faibles productivités). Ils donnent donc plutôt la priorité à d'autres parcelles plus favorables (risques plus faibles, productivités plus élevées). Dans presque tous les cas, les agriculteurs ont une main-d'oeuvre limitée et donc ils ne désherbent pas les parcelles marginales bien qu'ils en attendent une certaine production.

Bien que les agriculteurs dans une zone écologique hétérogène répartissent leurs ressources sur différentes zones de production, il est important pour nous d'identifier des types homogènes d'agriculteurs de sorte qu'une technologie puisse être suffisamment générale pour être appliquée au groupe entier plutôt qu'à un seul agriculteur. Ce n'est pas non plus une tâche facile et cela implique le groupement des agriculteurs en fonction des systèmes de culture, des contraintes agro-économiques et des caractéristiques sociologiques.

Les gens sont-ils favorables à l'investissement dans certaines cultures dans une région ?

Dans ce cas-ci, il faut comprendre la position de l'agriculteur face à l'investissement ou à l'innovation dans une production qui dépend de conditions économiques plus importantes. Si vous dirigez des essais sur une production dont les prix sont au plus bas et y restent pendant 2 ou 3 saisons, vouloir apporter des changements à ce moment-là est peine perdue. Même si les agriculteurs admettent que le changement peut être positif, ils peuvent rester très pessimistes. Ceci est vrai aussi dans les régions où une culture est remplacée progressivement par une autre culture commercialement plus attrayante.

On peut dire la même chose pour les familles individuelles : certaines sont plus innovatrices et réceptives au changement que d'autres. Ceci peut être fonction de la tranche d'âge à laquelle appartient la cellule familiale. Les vieux agriculteurs dont les descendants sont partis auront moins tendance que les jeunes à être intéressés par le changement. Les jeunes familles en croissance tendent à intensifier l'emploi de la terre (vu le nombre toujours plus grand de bouches à nourrir) au contraire des familles dont beaucoup de membres ont émigré. En fait, beaucoup estiment que, à la base de l'innovation et de l'intensification de l'agriculture on trouve, tout au long de l'histoire, une population de plus en plus nombreuse sur des terres de plus en plus rares.

Le changement proposé est-il compatible avec les préférences locales, les croyances ou les usages de la communauté ?

Les scientifiques considèrent généralement que les phénomènes culturels tels que la préférence de goût ou de couleur pour la nourriture, les superstitions ou les cérémonies sont dépassés. Mais, alors que nous reconnaissons facilement la nature superstitieuse des agriculteurs du Tiers Monde, nous avons du mal à reconnaître la nôtre. Les superstitions de l'homme moderne ne sont pas tellement différentes. Pourquoi y a-t-il rarement une porte n°13 dans les aéroports, un siège n°13 dans les avions ou un 13ème étage dans les hôtels ? Généralement, dans l'agriculture, les superstitions n'interfèrent pas avec la rationalité ; en fait, elles existent souvent pour faciliter les affaires quotidiennes. Les jours de plantation liés aux fêtes religieuses peuvent être un excellent moyen d'assurer que le travail sera fait à temps. Si Dieu dit de faire tel travail, il faut le faire.

Les préférences de goût et de couleur sont très importantes dans les habitudes alimentaires de la plupart des familles paysannes. Il n'est pas toujours évident de savoir pourquoi certaines personnes préfèrent telle couleur ou telle forme de pomme de terre. Cela peut relever du domaine culturel et psychologique. Au Népal, par exemple, les grosses pommes de terre blanches sont rejetées au profit des petites rouges. Là-bas, les gens croient que les grosses pommes de terre blanches "améliorées" sont la cause d'une maladie chez l'homme connue sous le nom d'hydrocèle (tumeur volumineuse du scrotum).

Tous les systèmes de culture sont contrôlés socialement ou politiquement soit par la communauté locale soit par une structure gouvernementale extérieure. Dans beaucoup de villages du Tiers Monde, les populations des communes contrôlent les dates de plantation et de récolte, les rotations de culture, l'irrigation, les cultures à planter et beaucoup d'autres activités agricoles importantes. Fréquemment, les gouvernements contrôlent beaucoup de ces activités et les font appliquer par des sanctions sévères. Dans ce cas, la nouvelle technologie ne peut pas violer ces règles à moins que ces règles ne changent ou qu'elles soient peu appliquées.

Les agriculteurs pensent-ils que la technologie va persister avec le temps ?

Les essais s'étendent en général sur une ou deux saisons. Cependant, les idées d'un agriculteur sont normalement à long terme. L'agriculteur ne se base pas seulement sur deux saisons mais bien sur des années et même des générations d'expérience avec sa culture et sa terre.

Des études menées sur la prise de décision des agriculteurs montrent que les études à court-terme révèlent rarement les soucis prioritaires importants que rencontrent les petits agriculteurs, et qui les forcent à toujours rechercher une échappatoire et des alternatives avec un risque minimum. La conséquence en est un rendement régulier et faible mais une production certaine. Par exemple, les Karimojong en Ouganda, font face à un environnement fortement éprouvé par la sécheresse qui entraîne une destruction des cultures tous les dix ans et des rendements faibles tous les cinq ans. Ils optent donc continuellement pour une variété de sorgho à faible rendement mais fortement résistance à la sécheresse (Netting 1974). Ainsi, pour être acceptées, des variétés à haut rendement devraient prouver leur résistance à la sécheresse. Il en va de même dans les hautes montagnes du Pérou où sur sept années, le gel entraîne des dégâts qui sont équivalents à la récolte de pommes de terre d'une année. Dans ce cas, les agriculteurs doivent prendre des décisions à long terme pour choisir leurs variétés. Et les agriculteurs resteront méfiants tant que la nouvelle technologie n'aura pas prouvé sa capacité à résister à l'épreuve du temps (mais naturellement pas pour toujours).

Conclusion

En tant que scientifiques ou techniciens agricoles, on nous presse toujours de créer ou de trouver des technologies performantes. C'est un travail peu commode. Notre profession nous oblige à donner des réponses aux problèmes des agriculteurs et parfois l'envie est tellement forte que nous nous sentons obligés de donner des réponses même lorsque nous ne comprenons pas complètement les problèmes ou les conditions des agriculteurs. Et les agriculteurs comprennent vite cette superficialité. Ils savent très bien quand les gens trichent et se cachent derrière de grands mots.

Cependant, si nous nous sommes sérieusement posés les 7 questions ci-dessus, si nous en avons discuté avec les agriculteurs et leurs voisins et si nous avons essayé de "penser comme un agriculteur", alors nous devrions avoir une bonne idée du potentiel d'acceptabilité de la technologie. Si des doutes surgissent parce que la technologie entre en conflit avec des aspects socio-culturels, nous ne devons pas nécessairement abandonner. Nous devons essayer de modifier la technologie de telle sorte qu'elle s'adapte aux conditions de l'agriculteur. Si elle est trop coûteuse, essayez d'en limiter les coûts. Si elle demande trop de temps et de main-d'oeuvre, essayez de la rendre plus efficace. Si l'agriculteur rejette nos idées à cause de certains partis-pris (par exemple, la variété que nous introduisons à un nom étranger et les fermiers la rejettent pour des raisons de fierté nationale) alors nous devons essayer de contourner ces partis-pris (en changeant le nom de la variété).

Le problème est simple : il est plus facile d'adapter une partie bien précise d'une technologie ou d'une pratique à un système de culture complexe que de demander à l'agriculteur de changer son système pour l'adapter à notre technologie.

Pour conclure, l'acceptation d'une technologie dépend de ce que les agriculteurs font vraiment. Comme nous l'avons souligné, ce qu'ils font peu ne pas concorder avec ce qu'ils disent. Nous pouvons découvrir ce problème seulement au dernier stade de notre test une fois que les agriculteurs

eux-mêmes ont adopté la nouvelle technologie et qu'ils ont encouru tous les risques, coûts et profits. Tant que cette dernière étape n'a pas été entamée, toutes les autres évaluations ne peuvent que donner une idée du potentiel de la technologie.

Bibliographie

- | | |
|------------------------------|--|
| Chambers, Robert
1980 | The Small Farmer is a Professional, <u>Ceres</u> 13(2) : 19-23. |
| Cortbaoui, Roger
1982 | Planning and Implementing On-Farm Trials. Social Science Department. Training Document 1. Lima : International Potato Center. |
| Hildebrand, Peter
1980-81 | Motivating Small Farmers, Scientists and Technicians to Accept Change. Agricultural Administration. 8: 375 : 383. |
| Horton, Douglas
1980 | Partial Budget Analysis for On-Farm Potato Trials. Social Science Department. Training Document 8. Lima : International Potato Center. |
| Netting, Robert
1974 | Agrarian Ecology. Annual Review of Anthropology. 3 : 21-56. |
| Rhoades, Robert E.
1982 | and Robert H. Booth
Farmer-Back-to-Farmer : A Model for Generating Acceptable Agricultural Technology. Agricultural Administration. |